

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT : J. REBOUX

Le Nord de la France

Trois mois. 12 f. .
Six mois. 23 . .
Un an. 44 . .

ANNONCES : 15 centimes la ligne

— On traite à forfait

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée ; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Économie ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 3 JANVIER 1870

Le cabinet est définitivement constitué, et il est de façon à satisfaire les amis du régime parlementaire. Des décrets parus au *Journal officiel* de ce matin nomment :

- Ministre de la justice et des cultes, M. Emile Ollivier ;
- Ministre des affaires étrangères, M. le comte Daru ;
- Ministre de l'intérieur, M. Chevandier de Valdrôme ;
- Ministre des finances, M. Buffet ;
- Ministre de la guerre, M. Leboeuf ;
- Ministre de la marine, M. Rigault de Genouilly ;
- Ministre de l'instruction publique, M. Segris ;
- Ministre des travaux publics, M. de Talhouët ;

Ministre du commerce, M. Louvet ;
Ministre de la maison de l'Empereur, M. le maréchal Vaillant ;
Ministre des beaux-arts, M. Maurice Richard.

Cette composition indique de la part du chef du cabinet un grand tact et une parfaite connaissance de la situation. On ne pouvait faire mieux et jamais l'Empire n'aura eu un ministère plus conforme aux vœux et aux tendances de l'opinion. Il est indubitable aussi que le ministère tel qu'il est constitué, aura une forte majorité dans le Corps législatif. Dans un prochain numéro, nous examinerons les changements profonds que l'avènement du cabinet Ollivier nous semble devoir amener dans notre politique intérieure.

On nous écrit de Rome que le général Kanzler, ministre de la guerre, avec tout l'état-major des troupes pontificales a été reçu en audience par le Pape afin de lui offrir ses hommages personnels et ceux de toute l'armée pontificale. Il a commencé par dire que les souhaits offerts l'année dernière au Saint-Père s'étaient accomplis à la lettre ; il ajoute ces paroles :

« Au sein de l'Europe remuée et agitée par le travail infernal de la révolution et de l'incrédule Saint-Père a pu, par une simple invitation convoquer et réunir les évêques de l'univers catholique, et inaugurer la grande œuvre du concile qui doit donner la lumière et la paix au monde.

Le général Kanzler a manifesté ensuite le vif désir que le Saint-Père puisse compléter l'entreprise grandiose à laquelle

il a mis la main et assister au triomphe de l'Eglise. Il a terminé en implorant la bénédiction apostolique sur la petite armée pontificale justement fière de sa noble mission, et sur les citoyens romains qui, en des temps si difficiles, ont volontairement concouru à la défense du Saint-Siège. Le Saint-Père, avec l'aménité et la bienveillance qui le caractérisent a agréé ces vœux sincères et après avoir adressé à tous les officiers les plus paternelles paroles ; il a donné la bénédiction apostolique à l'armée pontificale.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, dimanche 2 janvier.

L'année 1869 a légué à l'année 1870 une espérance qui ne paraît pas devoir se réaliser et la France n'aura pas vraisemblablement les étreintes sur lesquelles elle comptait. En d'autres termes la crise ministérielle semble n'avoir abouti qu'à un avortement : ce sera là le sentiment général si la liste publiée hier soir par la *Liberté* est exacte. En effet, ce nouveau ministère ne serait qu'une refonte de l'ancien avec M. E. Ollivier en plus et quelques hommes de mérite en moins. On jugera s'il y a compensation. En réalité, M. Ollivier remplace M. de Forcade : les autres changements n'ont qu'une importance secondaire.

Il est vraiment triste de constater que nos crises politiques nous amènent toujours des déceptions. Nous attendions un ministère parlementaire, et pour un régime nouveau, des hommes nouveaux. On nous donne un replâtrage du ministère. Un instant il avait été question de M. Odilon Barrot, et vite on s'était figuré que par l'arrivée aux affaires de quelques hommes plus ou moins populaires, mais d'incontestable valeur, on allait voir revivre tout-à-coup les grandes traditions parlementaires. Au lieu de cela qui voyons-nous entrer aux affaires : MM. Chevandier de Valdrôme, Louvet-Gaudin, Maurice Richard et Bourbeau. Ce dernier n'ayant pas encore marqué est bien un homme nouveau. En vérité, si la *Liberté* a dit vrai, le cabinet Ollivier manque de prestige.

Si vous voulez que je vous donne mon avis sur cette issue peu satisfaisante de la crise ministérielle, le voici : on en trouve la raison dans la personnalité même de M. E. Ollivier. Quand M. Ollivier appartenait au groupe des cinq, il a cru un moment qu'il allait devenir le chef de l'opposition. Il s'est alors lancé en avant, et a entrepris cette tâche honorable, mais impossible d'une réconciliation entre les vainqueurs et les vaincus du 2 décembre. M. E. Ollivier s'est aperçu bientôt qu'il n'était pas suivi, qu'il était abandonné par ses amis politiques, parce qu'il avait négligé de les

consulter. Il resta donc quelque temps isolé.

Les événements marchèrent : les idées libérales firent de rapides progrès. A la Chambre, entre la droite et la gauche se forma un groupe plus imposant par le programme qu'il formula que par le renom des hommes qui le composaient. M. E. Ollivier alla à ce groupe ; il en devint bientôt un des hommes marquants ; mais il ne fut jamais le chef du tiers-parti, pas plus qu'il n'avait été le chef de la gauche. Le jour où il voulut marcher en avant, croyant être suivi, il se trouva de nouveau seul.

Puis il arriva que des membres détachés de la droite formèrent un groupe, un parti, le centre droit. M. E. Ollivier devint leur associé ; il crût qu'il en était devenu le chef ; il crût qu'il avait derrière lui un parti bien discipliné. En cela, il commet une grande erreur ; le centre droit ne le prit pas pour directeur, mais comme ses intérêts l'attachent au gouvernement, il ne repoussa pas M. E. Ollivier le jour où le gouvernement s'associa M. Ollivier. Et ce qui montre bien que le centre droit est résolu à appuyer le gouvernement même contre M. Ollivier et non pas M. Ollivier contre le gouvernement, c'est que les membres les plus importants de ce groupe ont refusé d'entrer avec lui dans une combinaison ministérielle.

L'ancien député de Paris, aujourd'hui député du Var a donc descendu l'échelle des partis, sans trouver à aucun degré les éléments d'un cabinet puissant par le nom et le mérite de ses membres, et c'est ainsi qu'il se constitue un ministère où va dominer sa personnalité ; de telle sorte que, au gouvernement personnel du souverain nous allons voir succéder le pouvoir personnel d'un ministre.

Cependant, il ne faut pas trop nous hâter de nous désoler. La *Liberté* défait ce soir le ministère qu'elle avait formé hier, et elle nous dit même que M. Ollivier reste seul ministre.

D'un autre côté, j'apprends que de nouvelles ouvertures ont été faites à des membres du centre droit et du centre gauche : il y aurait quelque chose de décidé ce soir.

M. C. Duvernois a été mandé ce matin aux Tuileries. Il est sérieusement question qu'il soit pourvu d'un portefeuille. MM. Daru et Buffet ont déclaré qu'ils n'entreraient au ministère que si M. Magne se retirait, et M. Magne ne veut y rester que si ces Messieurs y entrent. Quel imbroglio !

Vers quatre heures, M. Rochefort passait rue du Faubourg Poissonnière au coin du boulevard ; il fut reconnu, et quelques cris de vive Rochefort ! furent répétés par la foule des promeneurs qui le suivirent jusqu'au boulevard Montmartre.

CH. CAHOT.

Le mouvement contre le nouveau régime économique imposé au pays par les traités de commerce se propage dans

toute la France avec une énergie qui rappelle cette grande agitation à laquelle le libre-échange dut son succès en Angleterre. Les deux causes, il est vrai, sont différentes ; elles sont même complètement opposées ; mais il y a cela de commun entre elles, que, si la cause du *free trade* a été la cause nationale chez nos voisins, c'est la cause de la protection qui est la cause nationale chez nous. Il est donc tout naturel qu'on cherche à faire triompher la protection en France par les mêmes moyens qui ont donné la victoire au libre-échange de l'autre côté du détroit. Ces moyens se résument en un appel à l'opinion du pays sous toutes les formes et par tous les procédés de publicité.

Ce n'est pas en Angleterre qu'on eût jamais imaginé d'obtenir une réforme économique par un coup d'Etat. La reine Victoria eût-elle eu le pouvoir de proclamer le libre-échange et de l'établir par un simple décret, que les libre-échangistes eux-mêmes n'en auraient pas voulu dans ces conditions. Ils l'auraient repoussé, parce que chez nos voisins, quelque doctrine économique que l'on professe, il y a quelque chose que l'on place au-dessus de tout : c'est le respect pour la volonté nationale. Nos libre-échangistes en France n'ont pas eu tant de scrupule. Ce qu'ils redoutaient surtout, c'était la discussion. Aussi, pour l'éviter, ils ont comploté dans l'ombre un traité de commerce ; ils ont exploité la prérogative que la Constitution défunte avait reconnue au souverain de mettre en vigueur, sans la sanction législative, les droits stipulés dans les conventions diplomatiques, et un beau jour, démasquant leurs batteries, ils ont révélé et imposé à la France surprise ce traité avec l'Angleterre qui sera toujours considéré comme un des abus les plus excessifs du gouvernement personnel.

C'est pour cela que nous avons vu naître la *Ligue nationale du travail* qui, à peine proclamée, a réuni spontanément un nombre si considérable d'adhérents sur tous les points du territoire. Que se propose-t-elle ? D'éclairer le pays sur les déplorables conséquences du nouveau régime économique. Pour atteindre ce but, elle doit faire exactement ce qu'a fait la ligue du *free trade* en Angleterre. Comment le libre-échangiste s'est-il établi dans la Grande-Bretagne ? Cette révolution n'a pas été tramée sans le mystère ; elle n'a pas été ourdie dans les souterrains ténébreux de la diplomatie ; non, elle s'est faite en plein soleil, ou du moins en plein air, car il n'y a guère de soleil en Angleterre ; elle s'est accomplie en public, par une discussion qui a duré plus de dix ans, discussion incessante et qui a formé les convictions. Eh bien ! les fondateurs de notre *Ligue nationale du travail* n'entendent pas agir autrement, et tandis que le libre-échange n'a

trionphé qu'en étouffant les débats sous un décret dictatorial rendu à l'improviste, ils ne veulent que le triomphe de leur cause qu'à l'opinion publique éclairée par la manifestation éclatante de la vérité.

Nous relisons, il y a peu de jours, le livre publié par Bastiat, sous le titre de *Cobden et la ligue*. Nous y avons vu se dérouler l'histoire intéressante de la ligue anglaise, et nous avons été frappés de toutes les analogies que son organisation présente avec celle de notre ligue poursuivant un but tout contraire. Et d'abord, il y a cela de remarquable que la ligue britannique a été, comme la nôtre, constituée par l'initiative et le concours des classes industrielles. Le mouvement a été essentiellement manufacturier. C'est à Manchester qu'il a commencé ; vers l'année 1838, au moment d'une crise terrible, produite par le ralentissement de l'exportation. C'est M. Cobden, fabricant de tissus de coton, qui en a pris la direction. La ligue s'est recrutée dans les principaux centres de production. Ce sont les fabricants qui ont été ses principaux affiliés et qui se sont chargés de tous les frais de propagande. Notre *Ligue nationale du travail* a la même origine ; c'est dans nos centres industriels, à Lille, à Rouen, à Mulhouse, qu'elle a pris naissance, et ce sont les manufacturiers de tous les coins de la France, qui viennent grossir ses rangs. Ainsi, c'est le travail national qui fournit à notre ligue, comme jadis à la ligue britannique, son armée et son drapeau.

Maintenant quels furent les principaux moyens d'action employés par le comité de la ligue britannique ? Il n'est pas inutile de les faire connaître ; car notre *Ligue du travail* y trouvera des enseignements salutaires, et, en voyant de quelle manière le comité de Manchester parvint à ses fins, elle apprendra comment elle doit procéder elle-même pour obtenir le même succès. Voici en quels termes un écrivain allemand rendait compte d'une des séances du comité à laquelle il fut admis : « Je dus à la bienveillance d'un ami de pénétrer dans la vaste enceinte où j'eus occasion de voir et d'entendre des choses qui me surprirent au dernier point. Je fus surpris de voir les ligueurs, tous hommes privés, marchands ou fabricants, conduire une grande entreprise politique comme des ministres et des hommes d'Etat. L'aptitude aux affaires publiques semble être la faculté innée des Anglais. Pendant que j'étais dans la salle du conseil, des lettres en nombre prodigieux étaient apportées ouvertes, lues et répondues sans interruption ni retard. Ces lettres affluaient de tous les points du Royaume-uni, traitaient des matières les plus variées, toutes se rapportant à l'objet de l'association. Quelques-unes portaient les nouvelles du mouvement des ligueurs ou de leurs

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 4 Janvier 1870.

— 29 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

X

(suite.)

Le nom de Nadéje fut enfin prononcé devant M^{me} de Rudden par une amie, avec une intention charitable, et accompagné de toutes sortes de commentaires, sur lesquels il n'était point possible de se tromper.

Christine ne voulut pas même voir sa rivale : non point qu'au fond de l'âme elle n'eût prouvé un âpre et ardent désir de connaître la femme qui lui enlevait son bonheur ; mais elle eût cru, en se rencontrant avec elle, accepter une sorte de lutte qu'elle jugeait peu digne de Georges et d'elle-même. Il y avait dans une telle conduite une incontestable noblesse de cœur, et, avec un homme plus

ferme que M. de Simiane la comtesse aurait eu cent fois raison. Mais peut-être avait-elle tort avec Georges, dont elle pouvait maintenant soupçonner les involontaires faiblesses, et qu'il fallait sauver de lui-même, en le sauvant pour elle.

XII

Vers la fin de Janvier, le comte de Lovendall, un des plus grands sportsmen de la Suède, fit venir du Nord ses équipages à Stockholm, et annonça qu'il donnerait une chasse sur le Mèlar. Le froid était rigoureux et la faim faisait sortir les loups du bois. Ils se rassemblaient par petites troupes et maraudaient dans les environs de la ville ; les paysans se plaignaient et appelaient les veneurs à leur secours. Le comte adressa de nombreuses invitations, qui furent acceptées avec enthousiasme. La société oisive est partout là même, et elle saisit avidement toutes les occasions de se divertir. Il y a si peu de gens qui puissent se suffire, qu'il tout est prêt à se répandre hors de soi. Les femmes n'y mettent pas moins d'empressement que les hommes. On organisa des parties de traîneau ; on arrangea des cavalcades : Stockholm prit un air de fête à la fois galante et guerrière. Les Suédoises, nerveuses et hardies, excellent dans tous les exercices du corps et montent très bravement à cheval. On pourrait aisément, sans sortir du grand

monde, lever chez elles un escadron d'amazones. Aussi, quand, vers dix heures du matin, la chasse, en bon ordre, débouchant par la place du Riddarholm, apparut au bord du lac gelé, le Mèlar présentait tout à coup la scène la plus brillante et la plus animée. Les piqueurs du comte, en grande livrée de gala, conduisaient la petite troupe vers les îles couronnées de grands bois, où les rabatteurs avaient laissé leurs brisées. Les officiers, en uniformes chamarrés, escortaient les femmes en traîneau ; l'habit rouge des veneurs tranchait sur le drap noir des longues robes de cheval. La neige volait sous les sabots d'acier, et parfois, soulevée par le vent, enveloppait la chasse toute entière de ses blancs tourbillons. De temps en temps la fanfare joyeuse éclatait, puis tout à coup se taisait, comme si les notes s'étaient gelées dans les pavillons de cuivre. Le cœur des rires sonores et des joyeux propos reprenait à son tour. Les loups étaient bien avertis. Par bonheur un détachement de piqueurs les gardait dans leurs files. Cependant, quand on approcha des fourrés, le comte de Lovendall dut commander le silence dans les rangs.

Christine avait voulu suivre la chasse ; elle était restée trop longtemps enfermée ; ses amis lui persuadèrent que le mouvement et l'exercice lui feraient du bien. Elle les crut. Elle avait voulu d'abord monter à cheval ; on craignit la fatigue d'une trop longue journée, et elle se résigna au traîneau. Son at-

telage islandais était toujours merveilleusement tenu, et son cocher conduisait fort habilement ses petits chevaux à grandes guides. Le comte de Lovendall, passant près d'elle, lui dit tout bas qu'elle était la reine de sa fête et que les autres ne semblaient être que les dames de sa suite. Georges, le chevalier de Valborg et le baron de Vendel, tous trois écuysers consommés, entouraient son traîneau. Nadéje, sur un beau cheval noir paraissait et piaffait au milieu d'un groupe de jeunes hommes. La belle Russe montait avec plus d'audace que de véritable élégance : elle exigeait trop, et l'on pouvait voir qu'elle avait la main dure. Le cheval bondissait sous elle, rongeaient son frein et couvraient d'écume son poitrail. Un homme qui a connu les femmes, autant du moins qu'il est possible de les connaître, assurait qu'il n'aimait point les amazones. Il prétendait que l'habitude du cheval leur donnait une décision hardie, dont les suites étaient presque toujours fâcheuses ; qu'elles contractent vite, dans ces exercices trop violents, un goût dangereux de domination, et que l'usage de la cravache compromet singulièrement l'aimable douceur qui est leur plus grand charme. Il y a peut-être un peu d'exagération dans cette idée, comme dans toutes les opinions absolues ; mais il y a du vrai cependant : tout est un indice pour qui sait voir, et la façon dont une femme monte à cheval peut être une révélation de son caractère pour l'observa-

teur attentif.

Christine, en voyant passer Nadéje (elle connaissait maintenant sa rivale), la jugea sèche, impérieuse et hautaine. « Mon pauvre Georges, pensa-t-elle, si vraiment il l'aime, je le plains, car elle ne le rendra pas heureux. Elle est belle ; mais elle n'est pas bonne, et il faut tant de choses pour qu'il soit heureux !... tout ce que je n'avais pas sans doute ! »

Nadéje passait devant le traîneau. Georges la salua ; elle lui sourit et rendit le salut du bout de sa cravache, puis elle baissa la main et elle partit au galop au milieu de sa petite escorte. Christine jeta un coup d'œil rapide sur M. de Simiane. Ce n'était point Nadéje qu'il regardait ; c'était elle-même. Elle vit dans ses yeux une expression de mélancolie rêveuse et de profonde tendresse. « Mon Dieu ! se dit-elle, est-ce qu'il m'aimerait encore ? » Et elle se sentit toute consolée.

« Au galop ! » cria-t-elle à son cocher. Il fit un appel de langue et rendit un peu. Les quatre poneys, qu'il avait peine à maintenir en main, bondirent sur la vaste plaine. Christine respira l'air vif à pleins poumons.

La suite au prochain numéro.